



Charles
Dickens

David Copperfield

Pack réussite

David Copperfield

Charles Dickens

(1850)

Sommaire

- **Biographie de l'auteur**
- **Présentation de l'œuvre**
- **Le résumé**
- **Les raisons du succès**
- **Les thèmes principaux**
- **Étude du mouvement littéraire**
- **Crédits**

Biographie de l'auteur

Charles Dickens est un romancier anglais né à Lambport, quartier de Portsmouth, en 1812. Fils d'un modeste employé de la trésorerie de la Marine et second de huit enfants, Dickens connaît une enfance très difficile. Faute d'argent, il doit quitter l'école et occuper, à douze ans, une place de commis à coller les étiquettes dans une fabrique de cirage, pendant que son père est incarcéré à la prison pour dettes. La misère et le souvenir humiliant de cette période l'obsèdent durant toute sa vie. Ils lui fournissent un thème inépuisable pour son œuvre future, de même que son contact permanent avec les milieux les plus pauvres de Londres alimente ses descriptions les plus poignantes.

En 1827, Dickens devient clerk de notaire. Il apprend la sténographie et devient, en 1831, reporter-sténographe au Parlement. À la même époque, il tombe amoureux de Maria Beadnell, fille d'un directeur de banque qui rejette ce prétendant trop peu fortuné. Très affecté, Dickens tente d'améliorer sa situation. Il devient journaliste, puis chroniqueur, et publie son premier livre en 1835, les *Esquisses de Boz*. En 1836, il épouse Catherine Hogarth, mais ce mariage ne le rend pas heureux. Il écrit à Collins en 1857 : « Cette mésentente domestique pèse si lourdement sur moi que je ne puis écrire ».

Le succès de ses *Esquisses* entraîne la commande d'un livre : *Les Aventures de M. Pickwick*, paru en 1837. Dès lors, les œuvres se succèdent et reflètent les traumatismes de son enfance. Dans *Oliver Twist* (1837-1838), il s'élève contre le « work-house » qui tient les pauvres en esclavage depuis la loi de 1834. Dans *Nicolas Nickleby* (1838-1839), il critique l'industrie des marchands de soupe des écoles du Yorkshire. Dans le *Magasin d'antiquités* (1840-1841), il dénonce la perversité sociale du système capitaliste de l'époque. Ces œuvres sont accueillies très favorablement et font de Dickens l'un des romanciers les plus populaires que le monde ait connu.

En janvier 1840, il embarque pour les États-Unis, mais ce voyage est une grande déception. Le romancier espérait une démocratie, il n'y trouve qu'une société esclavagiste, cupide et terriblement conformiste. À son retour, il publie ses impressions dans *Notes américaines* (1842) et dans *Martin Chuzzlewit* (1843-1844). La dépression le guète mais ne ralentit pas pour autant sa production littéraire. Il publie les *Contes de Noël* en 1843, *Le Carillon* et *Le Grillon du foyer* en 1845, en même temps qu'il accomplit un voyage en Italie et visite Paris. En 1846, il fonde un quotidien, le *Daily News*, puis rédige *Dombay et fils* qui paraît en 1848.

Dickens reste obsédé par son enfance. Mais les souvenirs, vivaces et douloureux, l'empêchent d'écrire son autobiographie. Il préfère déguiser la réalité bouleversante de son enfance dans *David Copperfield* (1848-1849). Le thème de l'enfance malheureuse est loin d'être épuisé : viennent *Bleak House* (1852), *Les Temps difficiles* (1854), *La Petite Dorrit* (1857-1858). En 1858, Dickens quitte sa femme pour la jeune actrice Ellen Ternan. Ce nouvel amour, peu partagé, le fait énormément souffrir et lui inspire deux ouvrages : *Les Grandes Espérances* (1861) et *Notre ami commun* (1864-1865), romans de la désillusion. Il laisse inachevé *Le Mystère d'Edwin Drood* lorsqu'il meurt d'épuisement en 1870, à Gadshill. Si la structure de ses romans est assez déroutante (elle procède par élargissement successifs, tant sur le plan des intrigues qu'au niveau des personnages, de plus en plus nombreux), l'auteur a su toucher, faire rire et pleurer toute une génération en créant un monde si foisonnant de vie.

Présentation de l'œuvre

David Copperfield est un roman d'inspiration autobiographique de Charles Dickens, d'abord publié en feuilleton entre 1849 et 1850, puis dans son intégralité en 1850. Dans ce récit raconté à la première personne, l'auteur n'hésite pas à critiquer la société anglaise en pleine révolution industrielle. Autour des thèmes de l'enfance malheureuse et de l'importance de l'éducation, il dénonce le travail des enfants, la négligence des parents, les écoles mal gérées, mais surtout la cruauté d'un monde apparemment déterminé à exploiter un individu naïf et innocent. Abandonné et confronté trop tôt à cet univers impitoyable, David fait des rencontres qui vont l'aider dans son ascension sociale.

Après une courte période de bonheur auprès de sa mère et de sa nourrice Peggotty, David fait l'expérience d'une vie remplie de souffrance : un beau-père cruel causant la mort prématurée de sa chère mère ; un séjour dans une pension où il doit subir les mauvais traitements d'un directeur tyrannique ; un travail humiliant à l'entrepôt « Murdstone et Grinby ». Déterminé à fuir cette affreuse existence, David se rend à Douvres pour retrouver sa tante Betsy Trotwood, laquelle se charge de son éducation et lui offre une nouvelle vie pleine d'espérances.

Ce roman, considéré à juste titre comme le chef-d'œuvre de Dickens, propose une image de l'enfance à la fois réaliste et poétique. Il offre une description poignante de l'Angleterre au XIX^e siècle, et présente des personnages remarquablement vivants. En plus d'avoir enthousiasmé le public et d'être salué par la critique, *David Copperfield* est aussi l'« enfant préféré » de Dickens.

Le résumé

CHAPITRE PREMIER : Je nais

Le narrateur raconte, tel qu'il l'a entendu, le jour de sa naissance. Il naît un vendredi à minuit, six mois après la mort de son père. Sa mère est prête à accoucher lorsqu'une femme, qu'elle n'a jamais vue mais qu'elle reconnaît immédiatement comme l'« horrible » tante de son défunt mari, Betsy Trotwood, apparaît tout d'un coup. Le docteur Chillip est indigné par l'impétuosité de la tante. Et lorsqu'il lui annonce la naissance d'un garçon, celle-ci, déçue, quitte précipitamment la maison et ne revient jamais.

CHAPITRE II : J'observe

Le narrateur cherche à se rappeler ses souvenirs, ses impressions à l'aube de sa petite enfance : sa mère, la servante Peggoty, sa maison, le jardin, le cimetière près de l'église, l'office du matin. Puis sa rencontre avec M. Murdstone, l'amant de sa mère, qui ne lui plaît pas du tout. Un jour, M. Murdstone l'emmène à Lowestoft rendre visite à des amis. Le narrateur ne perçoit pas à l'époque le sarcasme et la perfidie de cet homme, mais il remarque déjà son air grave, sinistre, réservé, ainsi que la terreur qu'il inspire autour de lui. Le lendemain, ou peut-être deux mois après, le petit David s'apprête à quitter sa mère et la maison de son enfance pour passer quinze jours à Yarmouth, chez le frère de Peggoty. Il ne soupçonne pas, à ce moment-là, tout ce qu'il va quitter pour toujours.

CHAPITRE III : J'ai un changement

Le jeune David est enchanté par la ville de Yarmouth et captivé par le bateau de son hôte qui fait office de maison. Il rencontre le frère de sa gouvernante, M. Peggotty, ainsi que les deux enfants qu'il a adopté, Ham et Émilie. Il rencontre également la veuve Madame Gummidge, qui partage l'habitation avec eux. Durant son séjour, David tombe amoureux de la « P'tite Émilie ». À son retour, et après des adieux déchirants à son amie, David apprend qu'il a un « nouveau » papa et découvre que tout a changé.

CHAPITRE IV : Je tombe en disgrâce

L'enfant désespéré doit subir la fermeté de son beau-père et s'aperçoit de l'influence considérable que celui-ci exerce sur sa mère. M^{lle} Murdstone, sœur aînée de M. Murdstone et tout aussi sinistre que lui, s'installe chez eux et renforce le pouvoir tyrannique de son frère. Le narrateur se rappelle comme tout est devenu différent. Seule sa passion pour les livres l'empêche de sombrer complètement. Un matin, M. Murdstone prépare le fouet. À la moindre incartade, il en profite pour battre cruellement David, qui le mord de toutes ses forces. L'enfant reste enfermé pendant cinq jours pareils à des années et n'est libéré que pour se rendre dans un pensionnat de Londres.

CHAPITRE V : Je suis exilé de la maison

Le narrateur raconte son trajet laborieux en diligence et son arrivée à l'Institution Salem de Londres. Tout lui semble sinistre et déplorable. Les élèves, en vacances, sont repartis dans leurs maisons respectives. En attendant et craignant leur retour, David poursuit une existence triste et monotone, alors qu'on lui attache dans le dos un écriteau portant l'inscription : « Prenez garde. Il mord. »

CHAPITRE VI : J'agrandis le cercle de mes connaissances

Un mois plus tard, à la fin des vacances, David rencontre le directeur de l'Institution, M. Creakle, à l'air dur et sévère. Il fait également la connaissance de ses camarades, en particulier James Steerforth, le plus grand et le plus influent de tous les élèves, ainsi que le bon Thomas Traddles.

CHAPITRE VII : Mon premier semestre à l'institution Salem

Les classes recommencent et le jeune David doit subir la cruauté de M. Creakle. Le narrateur se rappelle quelques événements de sa vie scolaire qui le marquèrent à jamais : les coups de canne de M. Creakle lorsqu'il s'assoupit une minute pendant la classe. Les malheurs de son camarade Tom Traddles, régulièrement battu. La protection et l'amitié de l'« admirable » Steerforth. Il se rappelle aussi ce jour où le professeur Mell, qui avait pour lui une réelle affection, a été démis de ses fonctions par M. Creakle à cause d'une altercation avec Steerforth, le petit protégé du directeur. Il se rappelle également la visite de M. Peggotty et Ham, à qui il est fier de présenter Steerforth. Le reste du semestre se confond dans son esprit avec une existence triste et morne, rythmée par la nourriture exécration, les coups de canne, les coups de règle, les larmes, le froid, la pluie.

CHAPITRE VIII : Mes vacances, et en particulier un après-midi de bonheur

De retour à la maison pour les vacances, David retrouve sa mère et fait la connaissance de son petit frère. Tandis que M. et M^{lle} Murdstone sont absents toute la journée, David est au comble du bonheur, en compagnie de sa mère et de sa chère Peggotty. Le reste des vacances se déroule dans une atmosphère triste et pesante.

CHAPITRE IX : J'ai un anniversaire mémorable

Le jour de son anniversaire, David est convoqué dans le bureau du directeur et apprend par M^{me} Creakle la mort de sa mère. Il quitte le lendemain l'Institution Salem et voyage toute la nuit jusqu'à Yarmouth, où on lui prend sa mesure pour ses habits de deuil. Le gérant de la boutique, M. Omer, lui révèle également la mort du bébé qui repose dans les bras de sa mère. De retour chez lui, Peggotty lui raconte à sa manière le décès de sa mère, « morte comme un enfant qui s'endort ».

CHAPITRE X : Je tombe dans l'oubli, et me voilà pourvu

Juste après l'enterrement, M^{lle} Murdstone prévient Peggotty qu'elle doit avoir quitté la maison le mois suivant. David est d'abord effrayé à l'idée que son beau-père puisse poursuivre son éducation, mais s'aperçoit rapidement que personne ne semble vouloir s'occuper de lui. Il passe deux semaines à Yarmouth chez M. Peggotty, où il retrouve Ham, M^{me} Gummidge et Émilie, plus grande et plus belle encore. La fin du séjour approche, Peggotty se marie avec M. Barkis, le voiturier, et David retourne chez lui. Seul, oublié, abandonné, il se réfugie dans ses vieux livres, unique consolation. Puis M. Murdstone, ne sachant que faire de lui, l'envoie à Londres pour travailler au sein de l'entreprise « Murdstone et Grinby », dans le négoce des vins, où il sera complètement livré à lui-même.

CHAPITRE XI : Je commence à me débrouiller moi-même, ce qui ne me plaît guère

À seulement dix ans, David doit laver et étiqueter des bouteilles en échange de six shillings par semaine. L'enfant se sent humilié et désespère de pouvoir un jour s'arracher à cette horrible existence. Il loge chez une connaissance de son beau-père, M. Micawber, qui se fait rapidement incarcérer à la prison pour dettes. On lui loue alors une petite chambre dans les environs, mais il reste en contact avec la famille Micawber à laquelle, dans son malheur, il s'est attaché.

CHAPITRE XII : Comme il ne me plaît toujours pas de me débrouiller moi-même, je prends une grande résolution

M. Micawber est libéré de prison et la famille quitte Londres pour se rendre à Plymouth. Les adieux sont déchirants, mais de leur départ germe une idée dans l'esprit de David : désertir cette horrible existence et retrouver la seule parente qu'il lui reste, sa grand tante Betsy Trotwood. Mais alors qu'il s'appête à partir pour Douvres, un jeune homme lui vole sa malle et son argent.

CHAPITRE XIII : J'exécute ma résolution

Désespéré mais déterminé, David poursuit la route à pied. Le voyage dure six jours, pendant lesquels il se nourrit très peu, dort sur des meules de foin, vend sa veste et son gilet en échange de quelques pence, fait des rencontres terrifiantes dans les rues sombres de Londres. Le sixième jour, il trouve enfin la maison de sa tante et se présente auprès d'elle dans un état déplorable, affamé, épuisé. Celle-ci, à l'allure froide mais loin d'être cruelle, le recueille, lui prodigue quelques soins, écoute son récit et semble compatir à sa misérable existence. David fait également la rencontre de M. Dick, un gentil fou obsédé par Charles I^{er} et les cerfs-volants, qui vit dans la maison de la tante.

CHAPITRE XIV : Ma tante prend une décision à mon sujet

Betsy Trotwood inonde de reproches M. et M^{lle} Murdstone venus récupérer David. Elle les congédie sans ménagement et décide de devenir la tutrice de l'enfant. Celui-ci commence une nouvelle vie, sous un nouveau nom : il se nomme désormais Trotwood Copperfield.

CHAPITRE XV : Je prends un nouveau départ

M^{lle} Betsy, soucieuse de l'éducation et du bonheur de son neveu, inscrit celui-ci dans une pension à Canterbury. Il logera chez M. Wickfield, qui vit avec sa fille Agnès.

CHAPITRE XVI : Je suis « nouveau » dans tous les sens du terme

David reprend la vie d'écolier dans l'excellente école du docteur Strong et se familiarise peu à peu avec ses camarades. Il rencontre Uriah Heep, un étudiant en droit demeurant dans la maison de M. Wickfield. Il fait également la connaissance d'Annie, la femme du Docteur Strong, et du cousin d'Annie, Jack Maldon, qui part s'installer à l'étranger. L'innocence du jeune David l'empêche de percevoir, au moment du départ de Jack Maldon, le lien trop intime qui semble réunir Annie et son cousin.

CHAPITRE XVII : Un individu se présente

En rendant visite à Uriah Heep et sa mère (des individus qu'il n'est pas sûr d'apprécier), David rencontre par hasard son ancien hôte M. Micawber, qui loge avec sa femme dans une auberge de Canterbury après avoir été froidement reçu à Plymouth. La famille est à nouveau ruinée.

CHAPITRE XVIII : Un regard en arrière

Le narrateur retrace le passage de l'enfance à l'adolescence, en se remémorant certains épisodes marquants de sa vie à la pension de Canterbury : son idylle avec M^{lle} Shepherd, ses violentes altercations avec le boucher, son affection pour Agnès, sa « sœur », son « guide », son « amie ». Le temps passe, il est désormais premier de la classe, et l'enfance misérable qu'il a menée lui paraît loin, étrangère. David a bientôt dix-sept ans, et sa passion pour l'ainé des sœurs Larkins est sans limite, mais celle-ci se marie et David, abattu pendant quelques jours, provoque le boucher et le bat glorieusement.

CHAPITRE XIX : Je regarde autour de moi et je fais une découverte

À la fin de ses études, David réfléchit à ses possibilités de carrière. M^{lle} Betsy lui conseille de faire un petit voyage et, pourquoi pas, de retourner dans sa ville natale et rendre visite à Peggotty. Le jeune homme se rend donc à Canterbury pour dire adieu au docteur Strong, à Agnès et à M. Wickfield (Il y apprend le retour imminent de Jack Maldon en Angleterre, pour cause de mauvaise santé) avant de prendre la diligence pour Londres. Pendant le voyage, il s'arrête dans un hôtel où il retrouve son ancien camarade de pension James Steerforth.

CHAPITRE XX : Chez Steerforth

David accepte l'invitation de Steerforth à passer quelques jours chez sa mère, à Highgate.

CHAPITRE XXI : La P'tite Émilie

La semaine s'écoule agréablement. Son amitié et son admiration pour Steerforth sont intactes. À la fin du séjour, Steerforth décide d'accompagner David à Yarmouth, chez les Peggotty. Les retrouvailles sont intenses et toute la famille, ce jour-là, apprend les fiançailles d'Ham et Émilie.

CHAPITRE XXII : Quelques décors anciens et quelques nouveaux personnages

David et Steerforth passent plus de quinze jours à Yarmouth. Le jeune homme erre avec nostalgie dans son village natal et fait la rencontre de la comique et extravagante M^{lle} Mowcher, une naine d'environ quarante ans. Peu avant leur départ, David et Steerforth découvrent Émilie en larmes, alors que son ancienne amie Martha Endell, qui a mal tourné, décide de s'installer à Londres pour fuir sa mauvaise réputation.

CHAPITRE XXIII : Je corrobore l'avis de M. Dick et je fais choix d'une profession

David rejoint sa tante à Londres et accepte sa proposition de devenir procureur. Il est embauché pour un mois d'essai chez « Spenlow et Jorkins », tandis que Betsy lui loue un petit appartement dans les environs, chez une certaine Madame Crupp.

CHAPITRE XXIV : Ma première débauche

David invite à dîner Steerforth et deux amis de Steerforth. Les bouteilles de vin se vident les unes après les autres et la soirée se passe gaiement. Les amis, ivres, se rendent au théâtre, où David rencontre Agnès en compagnie d'un homme et d'une femme. Celle-ci lui conseille vivement de rentrer se coucher. Le lendemain, David est accablé par le remord et la honte.

CHAPITRE XXV : Le bon et le mauvais ange

David reçoit une invitation d'Agnès, qui loge chez l'homme d'affaires de son père, M. Waterbrook. Celle-ci, que le jeune homme désigne comme son « bon ange », tient à le mettre en garde contre Steerforth, son « mauvais ange ». Agnès lui apprend également la présence d'Uriah Heep à Londres et craint qu'il ne devienne l'associé de son père. Le lendemain, David revient dîner chez M. et M^{me} Waterbrook, où il retrouve parmi les convives Uriah Heep et son ancien camarade de pension Thomas Traddles. À la fin de la soirée, David, respectant la prière d'Agnès d'être agréable envers Uriah Heep, invite celui-ci à prendre une tasse de thé. Il ne pourrait le détester davantage tandis que l'hypocrite, lui confiant son amour pour Agnès, entend acheter l'affection de la jeune fille contre sa bonne volonté dans les affaires de son père dont il deviendra effectivement l'associé.

CHAPITRE XXVI : Je tombe en captivité

David signe son contrat chez Spenlow et Jorkins. Il est invité un week-end à Norwood chez

Spewlow et tombe immédiatement sous le charme de sa fille, Dora, laquelle doit subir, selon la volonté de son père, la compagnie et la protection de... M^{lle} Murdstone.

CHAPITRE XXVII : Tommy Traddles

David rend visite à son ancien camarade, Thomas Traddles, poursuivant des études de droit et désormais fiancé. Le hasard fait que les habitants du rez-de-chaussée ne sont autres que M. et M^{me} Micawber. Enchanté de ces retrouvailles, David les invite à dîner avec Traddles.

CHAPITRE XXVIII : M. Micawber jette le gant

Les affaires de M. Micawber ne se sont pas améliorées tandis qu'il travaille dans le commerce des céréales, peu rémunérateur. M^{me} Micawber, aveuglée par l'amour et la loyauté, fait l'éloge de son mari et s'indigne de la façon dont le monde traite un tel génie. Elle propose de jeter le gant à la société pour voir qui osera relever le défi. Après le dîner, David reçoit la visite de Steerforth, lequel revient de Yarmouth et lui apprend la phase terminale de la maladie de M. Barkis.

CHAPITRE XXIX : Je vais revoir Steerforth chez lui

David accompagne Steerforth à Highgate où il retrouve la mère et la domestique Rosa Dartle. Celle-ci lui apprend que les visites du jeune homme se sont espacées ces derniers temps ; elle s'interroge sur ses occupations. Steerforth laisse penser qu'un événement pourrait séparer les deux amis pour toujours.

CHAPITRE XXX : Une perte

David se rend à Yarmouth pour soutenir Peggotty et dire adieu à son mari, alors que celui-ci est en phase terminale de sa maladie.

CHAPITRE XXXI : Une perte plus grave

Émilie s'enfuit avec Steerforth, alors que son mariage avec Ham devait être célébré quelques jours plus tard. M. Peggotty part immédiatement à la recherche de sa nièce, pouvant se trouver n'importe où dans le monde.

CHAPITRE XXXII : Commencement d'un long voyage

Après avoir reçu la visite de l'extravagante M^{lle} Mowcher, qui a été victime de la perfidie de Steerforth et regrette de n'avoir pu empêcher la fuite d'Émilie, David accompagne M. Peggotty jusqu'à Londres, première étape de son voyage.

CHAPITRE XXXIII : Bonheur

David déclare son amour à Dora et tous deux se fiancent dans la plus grande discrétion. Seule Julia Mills, l'amie de Dora qui les a aidés à se réunir, est dans la confidence.

CHAPITRE XXXIV : Ma tante me stupéfie

Le bonheur de ses fiançailles est de courte durée, car Betsy débarque chez son neveu par surprise, en compagnie de M. Dick, et lui avoue qu'elle est ruinée.

CHAPITRE XXXV : Abattement

Après avoir retrouvé ses esprits, David se demande comment secourir Betsy, et tente en vain de rompre son contrat avec « Spenlow et Jorkins » pour récupérer les mille livres sterling de sa tante. Après cette première démarche inutile, Agnès lui apprend que le docteur Strong recherche un secrétaire et David est enchanté à l'idée de travailler avec son ancien maître.

CHAPITRE XXXVI : Enthousiasme

David se rend chez le docteur Strong, où il retrouve M^{me} Strong et son cousin Jack Maldon, revenu des Indes. Le jeune homme travaille désormais d'arrache-pied, mais poussé par son amour pour Dora, il brûle d'en faire encore plus et décide d'apprendre l'art de la sténographie. Entre temps, il revoit M. Micawber, devenu le commis d'Uriah Heep.

CHAPITRE XXXVII : Un peu d'eau froide

David terrifie sa fiancée en lui révélant sa ruine, mais elle refuse de rompre les fiançailles.

CHAPITRE XXXVIII : Fin d'une association

M^{lle} Murdstone découvre les lettres d'amour que s'échangent David et Dora. Elle révèle tout à M. Spenlow qui exprime froidement à David sa désapprobation et lui conseille vivement d'oublier sa fille. Le lendemain matin, le jeune homme se rend au bureau, où il apprend la mort tragique de M. Spenlow. Dora, anéantie, part habiter chez ses tantes à Putney et David ne reçoit de ses nouvelles que par l'intermédiaire de leur amie Julia Mills.

CHAPITRE XXXIX : Wickfield et Heep

Pour rompre son abattement, David passe une nuit à Douvres puis se rend à Canterbury où habite M. Wickfield. Uriah Heep et sa mère ont investi les lieux et leur omniprésence empêche David, considéré comme un rival dangereux, de se retrouver seul avec Agnès. Cependant, Uriah Heep

accepte de baisser la garde lorsqu'il apprend que son pseudo-rival est fiancé à une autre personne. Lors d'une soirée arrosée, l'individu avoue son amour pour Agnès. M. Wickfield est anéanti par cette déclaration.

CHAPITRE XL : Le voyageur

David rencontre par hasard M. Peggotty, qui lui raconte son périple depuis son départ de Londres. Il a erré de ville en ville pour tenter de retrouver sa nièce, mais les recherches ont été vaines. Déterminé, il compte cependant explorer une nouvelle piste.

CHAPITRE XLI : Les tantes de Dora

David rencontre les tantes de Dora et parvient à les convaincre, avec l'appui de son ami Traddles, de venir rendre visite à Dora.

CHAPITRE XLII : Un méfait

L'horrible Uriah Heep se réjouit, en présence de David et de M. Wickfield, de révéler au docteur Strong le lien trop intime qui unit sa femme Annie à son cousin Jack Maldon. Le docteur est anéanti, mais il endosse toute la responsabilité de cet acte qui n'entache en rien son amour pour sa femme. Horrifié d'avoir été pris à témoin contre son gré, David laisse exhaler sa colère contre le misérable Heep et lui octroie un soufflet des plus violents. Quelques temps plus tard, M^{me} Micawber révèle dans une lettre la morosité de son mari depuis qu'il est entré au service d'Uriah Heep.

CHAPITRE XLII : Encore un regard en arrière

Le narrateur revient sur ses vingt-et-un ans. Il est devenu sténographe au Parlement et a déjà tâté le métier de romancier avec quelques succès. Il se rappelle, comme une parenthèse onirique dans le parcours de son récit, son mariage avec Dora.

CHAPITRE XLIV : Notre ménage

Les jeunes mariés ont bien du mal à tenir convenablement leur ménage. Les servantes incapables se succèdent et Dora, qui agit comme une « femme-enfant », répugne à tenir le rôle de maîtresse de maison. David regrette le manque de caractère de sa femme, mais il se résigne à cette vie qui, sans avoir parfaitement réalisé ses rêves, ne le rend pas non plus malheureux.

CHAPITRE XLV : M. Dick justifie la prédiction de ma tante

Comprenant les soupçons qui pèsent sur elle et refusant de laisser le docteur dans l'erreur alors qu'il s'apprête à lui léguer toute sa fortune, M^{me} Strong décide de rompre le silence. Elle assure ne

jamais avoir trahi la confiance de son mari, malgré les apparences qui semblent confirmer une liaison avec son cousin Jack Maldon.

CHAPITRE XLVI : Des nouvelles

Marié depuis un an et travaillant à son premier roman, David apprend par les domestiques de Steerforth que celui-ci a fini par abandonner Émilie. Depuis, la jeune fille a disparu dans la nature. David informe immédiatement l'oncle Peggotty et le convainc de s'adresser à Martha, qui devrait avoir plus de chance de la découvrir si elle revient à Londres.

CHAPITRE XLVII : Martha

David et Peggotty découvrent Martha au bord de la Tamise, en proie à un accès d'égarement et de profond désespoir. Une fois calmée, elle promet d'aider à retrouver Émilie. En rentrant chez lui, le jeune homme aperçoit sa tante remettre de l'argent à un étranger qui se révèle être son mari, devenu un aventurier, un joueur et un fripon.

CHAPITRE XLVIII : Événement domestique

Après plusieurs succès littéraires qui lui assurent un nom et un revenu, David abandonne le métier de sténographe. Au bout d'un an et demi de mariage, il tente encore une fois de mettre en garde Dora contre la mauvaise gestion de leurs affaires, en vain. Par amour pour elle, il se résigne totalement et cesse de vouloir former son esprit. Leur deuxième année de mariage est ainsi plus heureuse, mais Dora tombe malade.

CHAPITRE XLIX : Je suis enveloppé dans un mystère

M. Micawber ne retient plus sa haine et son dégoût pour Uriah Heep. Il laisse éclater sa fureur devant David, Betsy, Dick et Traddles, et leur donne rendez-vous la semaine suivante à Canterbury, où il prévoit de démasquer les fraudes et les complots du scélérat.

CHAPITRE L : Le rêve de M. Peggotty se réalise

Quelques mois après leur entrevue au bord de la Tamise, Martha retrouve Émilie. Mais avant l'arrivée de Peggotty, Rosa Dartle s'introduit dans la chambre, curieuse de découvrir le visage de celle qui s'est enfuie avec Steerforth et impatiente d'exprimer sa haine impitoyable envers la jeune fille.

CHAPITRE LI : Début d'un plus long voyage

Après avoir pris connaissance du périple de sa nièce depuis sa fugue, Peggotty décide de fuir avec elle en Australie, où ils pourront commencer une nouvelle vie.

CHAPITRE LII : J'assiste à une explosion

Dora, de plus en plus faible, se repose dans sa chambre pendant que les amis se rendent à Canterbury, au mystérieux rendez-vous de M. Murdstone. Ils retrouvent M. Wickfield, Agnès, M^{me} Heep et... son fils Uriah Heep. M. Murdstone prend tout le monde à témoin pour révéler, avec documents à l'appui, toutes les fraudes du scélérat au détriment de M. Wickfield. Démasqué, Heep dévoile toute l'étendue de son hypocrisie. De nouveau ruiné et sans travail, Betsy Trotwood conseille à la famille Murdstone d'émigrer en Australie (comme Peggotty et sa nièce), tout en leur assurant le capital nécessaire.

CHAPITRE LIII : Encore un regard en arrière

Le narrateur se rappelle les derniers jours passés auprès de sa chère Dora, avant qu'elle ne succombe à sa maladie.

CHAPITRE LIV : Les transactions de M. Micawber

Accablé par le chagrin, David se résout à voyager, et prévoit de partir après le départ de ses amis en Australie. Traddles se charge de remettre les affaires de Wickfield en ordre. Il examine l'état de ses fonds et retrouve tout l'argent de Betsy. Une fois le capital rassemblé, la famille Murdstone est prête à émigrer.

CHAPITRE LV : La tempête

La nuit, un orage d'une extrême violence déchaîne la mer, et un bateau échoue tout près de chez David. Ham perd la vie en tentant de sauver le jeune homme abandonné en haut du mat, en qui David reconnaît son vieil ami Steerforth.

CHAPITRE LVI : La nouvelle et l'ancienne blessure

David annonce la tragique nouvelle à la mère de Steerforth. Dans son désespoir, Rosa Dartle inonde de reproches la mère de celui qu'elle dit avoir aimé comme personne.

CHAPITRE LVII : Les émigrants

Le navire des émigrants est prêt à partir avec à son bord la famille Micawber, ainsi que Peggotty, Émilie, Martha et M^{me} Gummidge. Les adieux sont douloureux, et David est plus abattu que jamais.

CHAPITRE LVIII : Absence

Pendant trois ans (au cours desquels David est devenu célèbre grâce au succès de ses romans), le jeune homme voyage en France, en Suisse, en Italie. Son amour pour Agnès grandit, se transforme et le jeune homme songe qu'elle aurait pu être pour lui la femme idéale.

CHAPITRE LIX : Retour

De retour en Angleterre, David rend visite à son ami Traddles, avocat et marié à Sophie dont il était fiancé depuis si longtemps. Il reçoit également des nouvelles de son ancien beau-père, dont la jeune épouse auparavant charmante n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même, selon le docteur Chillip. Le lendemain, David se rend à Douvres où les retrouvailles avec sa tante et Peggotty, devenue femme de charge dans la maison, sont bouleversantes.

CHAPITRE LX : Agnès

David se rend à Canterbury et s'aperçoit que la paix et la tranquillité sont revenues dans la maison des Wickfield. Il retrouve Agnès avec une émotion non dissimulée, et, sans oser avouer son amour, affirme avec force son affection pour cette sœur qui est depuis toujours son appui, sa consolation.

CHAPITRE LXI : On me montre deux intéressants pénitents

M. Creakle, l'ancien cruel directeur de la pension de Salem et désormais magistrat du Middlesex, est attiré par la renommée de David et déclare dans une lettre qu'il serait heureux et fier de lui montrer le système cellulaire dans la prison où il exerce son autorité. David accepte l'invitation. Alors qu'il découvre le milieu austère des prisons, deux détenus reçoivent les éloges pour leur soi-disant repentir : il s'agit d'Uriah Heep, condamné pour fraude et complot, et de Littimer, l'ancien domestique des Steerforth, emprisonné pour avoir volé son nouveau maître, et démasqué par la naine M^{lle} Mowcher. Il apparaît vain et inutile d'expliquer à M. Creakle que ces deux prisonniers n'ont pas changé et que leur repentir n'est qu'une imposture pour retrouver le chemin de la liberté.

CHAPITRE LXII : Une lumière brille sur mon chemin

David et Agnès s'avouent enfin leur amour, et le mariage a lieu moins de quinze jours plus tard.

CHAPITRE LXIII : Un visiteur

David est marié depuis dix ans quand M. Peggotty frappe à sa porte. Les nouvelles sont pour la plupart excellentes. Martha s'est mariée. M^{me} Gummidge est devenue la personne la plus aimable et la plus obligeante. M. Micawber, magistrat de Port Middlebay, est désormais populaire et estimé. Émilie, quant à elle, soulage sa peine en soignant celle des autres.

CHAPITRE LXIV : Un dernier regard en arrière

Le narrateur observe le temps qui passe : son bonheur au côté d'Agnès, ses enfants, mais aussi des rencontres fortuites avec la vieille et délirante M^{me} Steerforth et la sombre Rosa Dartle ; avec Jullia Mills, l'ancienne amie de Dora, mariée au riche écossais Jack Maldon. Il revoit Traddles, comblé par son mariage et bientôt juge. Enfin, sa tante peut être consolée de son ancienne déconvenue, puisqu'elle est désormais marraine d'une petite Betsy Trotwood.

Les raisons du succès

Sous l'ère victorienne (1837-1901), la littérature évolue en même temps que les mœurs et les relations sociales. Peu d'écrivains anglais, comme Balzac et Stendhal en France, opèrent la transition entre le romantisme et le roman victorien. Citons néanmoins l'influence des sœurs Brontë qui dominent la première moitié du siècle et ouvrent la voie aux romans victoriens : tout en renouant avec le romantisme et le roman gothique, elles abordent dans leurs œuvres des thèmes modernes et annoncent un réalisme critique. Le romantisme cède progressivement la place au réalisme et des œuvres de grande qualité affluent en nombre. L'ère victorienne est considérée à bien des égards comme la grande époque du roman anglais, et voit le triomphe du roman feuilleton et du roman populaire.

Les romans de Dickens contribuent largement à cette évolution littéraire. Son rôle au sein de l'Angleterre victorienne est immense : non seulement il propose une représentation des plus réalistes et des plus poignantes de l'Angleterre au XIX^e siècle, en pleine révolution industrielle, mais il crée des personnages remarquables, à commencer par David Copperfield qui reste gravé à jamais dans la mémoire collective. En distillant dans l'histoire et la personnalité de son héros des éléments autobiographiques, l'auteur réussit à peindre l'un des portraits de l'enfance les plus complexes et les plus aboutis de toute l'histoire du XIX^e siècle. Les lecteurs sont fascinés par l'ascension sociale du héros qui, par son intelligence, sa détermination et son travail acharné, s'arrache à la misère à laquelle il aurait pu être destiné.

Le style de Dickens conciliant à la fois l'humour et le pathos constitue une arme de guerre efficace pour dénoncer la misère, la souffrance, l'injustice. Tout au long du roman, l'auteur charge la société anglaise de l'époque, fondée sur l'exploitation et la corruption. Il nous montre, à travers le regard naïf du personnage, la cruauté d'une société industrielle qui n'hésite pas à profiter de l'innocence d'un enfant. L'auteur s'ouvre à tous les problèmes de son temps, sans pour autant indigner le public et choquer les convenances de l'ère victorienne par des approches trop brutales et trop violentes. Grand lecteur des écrivains « sentimentaliste » du XVIII^e siècle, Dickens use ainsi volontiers du pathos pour atteindre, par le biais du cœur et des sentiments, l'émotion et le rire du public. Il n'hésite pas, dès lors, à modifier le destin ou le comportement de ses héros selon la réaction des lecteurs, qu'il peut anticiper grâce à la parution en feuilleton de l'ouvrage.

Le succès de *David Copperfield* est immense. Non seulement il est « l'enfant préféré » de Dickens, mais il est également considéré comme son chef-d'œuvre, parmi tant d'autres compositions mémorables, par la critique anglaise. De cette étude de la vie émerge un réalisme qui exercera une influence considérable sur l'œuvre d'écrivains de renom comme Anne Rice, Dostoïevski, Thomas Hardy et bien d'autres encore.

Les thèmes principaux

C'est au XIX^e siècle que l'enfance devient un thème littéraire à part entière, alors qu'elle était auparavant traitée dans un but pédagogique par les auteurs, mais comme l'attention particulière à une souffrance. Avec *David Copperfield*, Dickens représente ainsi l'enfance malheureuse, abandonnée et offre l'un des portraits de l'enfance les plus complexes et les plus aboutis du XIX^e siècle. Après avoir connu quelques années de pur bonheur dans sa petite enfance en compagnie de sa mère et de sa nourrice Peggotty, David doit subir la tyrannie d'un beau-père sadique, surmonter la mort de sa mère et de son petit frère, endurer l'abandon et la négligence des adultes, travailler à dix ans dans un entrepôt, survivre à la misère, à l'injustice, à l'humiliation. Dickens insiste sur les douleurs endurées pendant l'enfance et l'impact sur le lecteur est d'autant plus puissant, d'autant plus intense, que cette souffrance est puisée dans ses propres expériences personnelles : Dickens a également travaillé très jeune dans un entrepôt pendant que son père était incarcéré à la prison pour dettes ; livré à lui-même, il a erré, misérable, affamé et épuisé, dans les rues macabres de Londres.

L'auteur cerne toute la richesse et toute la force du monde symbolique de l'enfant et, sous sa plume conciliant à la fois l'humour et le pathos, les souvenirs et les impressions se cristallisent. David ne fait pas que jeter un regard en arrière en fixant un œil sérieux et attentif sur son enfance. Il cherche surtout à retrouver les sensations et les images dans leur vérité la plus précise et la plus authentique, mais il faut du temps pour démêler le passé, pour distinguer les formes et les contours des objets dans la brume qui obscurcit les lointains souvenirs. Les premiers objets qui se dessinent nettement, lorsque le narrateur fait appel à sa mémoire, sont sa mère, « avec ses beaux cheveux et son air jeune », ainsi que Peggotty, ses yeux « si noirs », ses joues et ses bras « si durs et si rouges ». L'impression principale qui se dégage de ce premier souvenir, c'est le doigt « usé » et « rugueux » de sa nourrice lorsqu'elle l'aide à faire ses premiers pas. Ce souvenir, si précis et pourtant si lointain, peut paraître illusoire, mais le narrateur est convaincu que la mémoire conserve une trace notable de ses jours d'enfance. De ses premiers souvenirs, jusque-là heureux, se dégage encore l'office du matin ; puis se dessinent la façade de la maison et le jardin de derrière, rempli de papillons ; les danses joyeuses et effrénées dans le salon. Plus tard, se souvenant de la chambre qu'il occupait chez sa tante Betsy, David Copperfield dit retrouver ses sensations d'alors (le « sentiment solennel » qui remplit son cœur, la « sensation de reconnaissance et de repos », le « plaisir » de se blottir contre ses draps). Ainsi, l'esprit du narrateur vagabonde, tombe dans le vague et s'y perd quelquefois, mais peu à peu, l'essentiel de sa vie, ses peines, ses joies, ses espérances, ses rêves et ses déceptions se reconstruisent par la puissance du souvenir – trésor inoubliable – et de la réflexion.

Dickens traduit le regard magique que l'enfance jette sur le monde qui l'entoure. Il veut retrouver son regard, innocent et sincère ; reconstruire ses visions, simples et naïves, comme s'il s'agissait de renouer à travers elles avec les merveilles de la perception enfantine. Dès lors, la maison bateau de Peggotty, décrite à travers le regard émerveillé de l'enfant, apparaît sous sa forme la plus poétique : « C'était un vrai bateau qui avait certainement vogué sur la mer des centaines de fois ; un bateau qui n'avait jamais été destiné à servir de maison sur la terre ferme. » David est aussi enthousiaste à l'idée d'y demeurer que si c'était « le palais d'Aladin » ou « l'œuf de roc ». Plus loin, le narrateur se rappelle les cheveux de sa mère tombant sur lui « comme les ailes d'un ange ». De même, lorsque l'enfant observe M. Dick suivre des yeux les mouvements du cerf-volant, il imagine que l'« esprit [du gentil fou] sortait alors de sa confusion pour s'élever avec son jouet dans les cieux ». Toutes ces images naïves – à jamais gravées dans l'esprit de David adulte –, nourries par l'imagination et la pureté de l'enfant, sont à l'origine de la création d'un monde sublime, éthéré. Et Dickens nous offre peut-être avec ce roman ce qu'il a écrit de plus poétique.

Certes, l'enfant devient objet poétique par excellence dans *David Copperfield*, mais il est surtout

considéré comme le plus réaliste des héros enfantins. Il s'agit en effet d'une œuvre réaliste qui se nourrit, on l'a vu, des propres expériences de son auteur. C'est à travers cette représentation autobiographique de l'enfance que Dickens, en plus de partager son expérience personnelle, définit un lien nouveau entre l'enfance et les sources même de l'écriture. En effet, l'écriture de soi détient une valeur heuristique, à savoir que l'homme se découvre ou se redécouvre, qu'il repère les germes de ce qu'il est devenu. Or, David Copperfield (comme Dickens) devient écrivain. En reconstituant sa petite enfance, le narrateur remonte ainsi jusqu'aux sources qui l'ont mené jusqu'à cette vocation, à commencer par son besoin de se réfugier dans les livres, unique consolation dans son malheur.

Au début du roman, il est facile de distinguer le regard de l'enfant de celui de l'adulte, mais peu à peu, l'enfant grandit et les frontières temporelles (entre le passé de l'écrivain et ce qu'il est devenu) s'abolissent. Le point de vue du narrateur se confond de plus en plus avec celui de l'enfant, de l'adolescent puis de l'adulte. Les quatre chapitres de retour en arrière, notamment, constituent des pauses narratives au cours desquelles s'affirme de plus en plus la voix de David qui écrit l'histoire de sa vie. C'est là toute l'originalité du roman : alors que les auteurs écrivent généralement sur l'enfance en conservant une distance entre le passé et le présent, entre l'« ici » et le « là », Dickens ose prétendre avec force qu'une réconciliation est possible, en commençant par intituler le premier chapitre de son œuvre : « Je nais. » Le narrateur ne raconte pas qu'une tranche de vie : l'enfant devient un personnage adulte (contrairement à l'enfant qui, dans le récit fantastique, reste figé dans le temps) ; mieux, l'enfant devient écrivain. Ainsi *David Copperfield*, pour le XIX^e siècle, c'est le grand classique non seulement de l'enfant, mais aussi de l'enfant qui se découvre poète.

Dans *David Copperfield*, l'éducation et la formation sont au premier plan des préoccupations. On l'a dit, le héros de Dickens ne reste pas figé dans l'enfance et le lecteur peut apprécier son passage de l'enfance à l'âge adulte à travers une quête difficile de l'identité. Dans le roman d'apprentissage, l'auteur souligne en général différents épisodes de la vie du héros qui ont contribué à la formation de sa personnalité, et remonte parfois jusqu'aux origines de sa vie. Dickens commence ainsi son récit « par le commencement », c'est-à-dire par la naissance du héros, mais il renforce davantage cette impression d'un début absolu en précisant que David est né « à minuit » : « L'horloge commença à sonner, et moi, je commençais à crier, au même instant. » Une nouvelle journée commence, le héros naît, et l'histoire démarre. Nous assistons dès lors à l'ascension d'un enfant qui échappe à la misère à laquelle il aurait pu être destiné.

En insistant sur la formation et l'éducation du héros, l'auteur donne bien sûr à l'école une place à part entière. Il présente deux types d'enseignement totalement opposés : l'enseignement « traditionnel », basé sur le supplice, le fouet et l'humiliation ; et l'enseignement humaniste qui prône une éducation libérale, mettant en avant des valeurs comme le respect, la confiance, la tolérance. Le petit David fait l'expérience de ces deux types d'enseignement. À la pension de Salem, il doit subir l'injustice et les châtiments corporels d'un maître sadique et insensible. Dès son arrivée à l'institution, il connaît la honte alors qu'on lui attache dans le dos un écriteau portant l'inscription : « Prenez garde. Il mord. » Dans cette école, David n'apprend pas grand-chose, en tout cas d'un point de vue académique. Le poids de la menace, la peur permanente du châtiment (comme lorsqu'il doit réciter ses leçons devant le regard froid et pénétrant de son beau-père), nuit profondément à son apprentissage scolaire. Cette représentation de l'école de M. Creakle est donc l'occasion pour Dickens de critiquer l'utilisation des châtiments corporels sur les élèves, ainsi que l'injustice des mauvais professeurs et les écoles mal gérées. L'auteur s'oppose avec force à cet enseignement « traditionnel » et propose avec l'école du docteur Strong un modèle idéalisé fondé sur l'auto-discipline et l'auto-détermination. Dans cette institution où l'inscrit sa tante Betsy, David travaille avec bonheur et détermination, jusqu'à prendre la tête de la classe ; puis il obtient brillamment son diplôme à dix-sept ans.

Cependant, l'école est seulement l'une des nombreuses pistes d'éducation pour David, qui évolue surtout grâce à l'expérience de la vie. À l'entrepôt, il apprend la misère, l'isolement, la pauvreté.

Chez sa tante Betsy et dans la maison bateau de Peggotty, il retient l'importance de la générosité. Avec l'échec de son premier mariage, il comprend l'importance de vivre avec une personne qui partage ses idées. La vie apparaît comme un terreau d'expérience. C'est une véritable école qui forme tant la personnalité du héros que sa vision du monde. À chaque épreuve, on assiste à la naissance d'un être nouveau, comme l'indique parfois un rapide coup d'œil du héros dans le miroir : lorsqu'il est violemment battu par son beau-père, David se relève péniblement et observe dans la glace son visage rouge et boursoufflé, comme s'il tentait d'appréhender sa nouvelle identité. Il se précipite également devant le miroir lorsqu'il apprend la mort de sa mère, pour voir s'il ne dégage pas davantage en importance et en maturité. Le miroir est partout, et de son reflet émerge à chaque fois une nouvelle image de soi, un être nouveau marqué par les épreuves, le chagrin, l'ivresse, les larmes, l'humiliation. C'est l'expérience de la vie, et non l'expérience des livres, qui contribue à ce qu'il devient, comme le lui assure Agnès dans une lettre.

Si *David Copperfield* reprend des traits caractéristiques au roman d'apprentissage, il se distingue cependant en poursuivant son récit au-delà de l'âge adulte, là où les autres œuvres du genre s'arrêtent dès que le héros atteint sa maturité. À vingt-six ans, après avoir parcouru l'Europe, commencé comme sténographe parlementaire, devenu romancier, David peut être considéré comme un adulte pleinement accompli. Néanmoins le voyage de l'écriture n'est pas encore terminé : la formation du héros ne s'achève véritablement qu'en écrivant l'histoire de sa vie, l'histoire de « David Copperfield ». Dans le dernier chapitre du roman, au sein duquel apparaît l'image de l'écrivain en train d'écrire, se constitue une véritable mise en abyme. Le personnage du récit a grandi jusqu'à rejoindre le David qui écrit ses mémoires ; la formation est enfin terminée. *David Copperfield* n'est donc pas seulement un œuvre autobiographique au sens où elle révèle des éléments personnels de son auteur. Elle l'est surtout parce qu'on assiste à la formation d'un romancier, par le romancier lui-même. David n'est pas « le héros de sa propre histoire », comme il se le demandait dans le premier chapitre, mais il est son auteur.

Étude du mouvement littéraire

David Copperfield s'inscrit dans un mouvement littéraire où les œuvres, prenant pour règle une vision objective du monde, prétendent représenter la nature et la vie telles qu'elles sont : il s'agit du réalisme, dont le terme apparaît en 1829 dans *Le Mercure de France* puis en 1834 dans *La Revue des Deux Mondes*. Le réalisme, tel qu'il se définit au sens large, se trouve à toute époque de la vie littéraire : du poème homérique à la comédie de Molière, mais on l'attribue particulièrement à un moment précis de la littérature, entre 1850 et 1890.

Les journées sanglantes de 1848 et le coup d'état de Louis-Napoléon provoquent une réaction dans le domaine de la littérature : l'échec des révolutions marque la fin de beaucoup d'espairs romantiques. Le public est las des effusions sentimentales, et les grands maîtres du romantisme cessent de produire ou de publier des vers. C'est alors qu'apparaît le réalisme en littérature, comme une réaction aux épanchements lyriques et aux excès d'imagination du mouvement romantique. Mais c'est dans la « représentation » du réel, et non dans sa « reproduction », que le XIX^e siècle innove (on trouve déjà une certaine forme de réalisme chez les grands auteurs du XVIII^e siècle, tels Marivaux, Prévost et Restif de la Bretonne). Les auteurs commencent à vouloir représenter la réalité la plus banale, avec une objectivité que n'embellissent ni la poésie ni l'imagination, et deux romanciers deviennent malgré eux les précurseurs du mouvement : Stendhal et Balzac qui, romantiques par certains côtés, sont aussi réalistes par d'autres. *Le Rouge et le Noir* (1830), en se basant sur la vérité d'un fait divers et en faisant varier les points de vue, ouvre la voie aux écrivains dits « réalistes ». Dans *La Comédie humaine* (1830-1856), Balzac peint avec minutie les mœurs de son temps et fait une analyse presque scientifique de l'homme. Néanmoins, c'est avec Flaubert, malgré son refus d'appartenir à une école, que le réalisme atteint son apogée avec les désillusions du héros dans *L'Éducation sentimentale* (1869), ou la représentation d'une vie insipide et monotone dans *Madame Bovary* (1856).

Cette réaction contre les excès du romantisme n'est pas particulière à la France, même si c'est ici qu'elle s'affirme le plus nettement (notamment grâce à Champfleury qui devient malgré lui le théoricien du réalisme depuis sa Préface de 1847 à un livre intitulé précisément *Le Réalisme*). Les manifestations du réalisme dans les autres pays, dues le plus souvent à l'influence française, font émerger de grands noms de l'histoire littéraire : aux États-Unis, Herman Melville, Harriet Beecher-Stowe, Louisa May Alcott, Jack London et Bret Harte sont les représentants les plus marquants du courant réaliste. En Russie, on peut citer Léon Tolstoï et Fiodor Dostoïevski. En Angleterre, Charles Dickens apparaît comme le grand maître du roman social.

Aux excès lyriques du romantisme s'opposent les analyses scientifiques, l'étude précise des cas, des espèces, des milieux. Dans sa quête d'une vérité scientifique, et pour représenter la réalité la plus objective, sans artifice ni idéalisation, le romancier applique les méthodes des sciences expérimentales et le positivisme philosophique. Il s'affranchit du beau langage et se penche sur la vie des classes moyennes ou populaires, en traitant des sujets comme la misère, les relations conjugales, l'influence du milieu sur les individus, la médiocrité du quotidien, l'ascension sociale, etc.

Le réalisme, réaction d'une sensibilité plus qu'un mouvement, est une phase de transition dans l'histoire littéraire. Champfleury écrivait déjà en 1857 : « Le mot réalisme, un mot de transition qui ne durera guère plus de trente ans... » Vers 1880, le courant évolue vers le naturalisme dont l'esthétique littéraire est définie par Émile Zola. Le naturalisme se charge de mener à bien ce que le réalisme avait entrepris. Il pousse encore plus loin l'exigence de réalité.

Comprendre la littérature

© Comprendre la littérature.
Tous droits réservés.

www.fichedelecture.fr

ISBN 978-2-7593-0086-0

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou tout type de reproduction destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.